

AUGUSTINE TELERAMA

LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 07/11/2012

C'est la reconstitution d'un monde de femmes prisonnières. De leur corps. De leurs sentiments. De leurs pulsions. Dans la société hyper rigide de cette France du XIX^e siècle finissant, en des temps où la psychanalyse balbutie encore, on qualifie d'« hystériques » — autant dire de monstres — de pauvres victimes qui, aux yeux des braves gens, semblent possédées du démon. Dans son laboratoire, à l'écart de la médecine officielle, le professeur Charcot tente, par l'hypnose, de les guérir. Parmi ses patientes, une jeune fille, par les symptômes qu'elle éprouve, devient en quelque sorte sa malade favorite.

Augustine est le premier film le plus maîtrisé que l'on ait vu depuis longtemps. Chaque plan est cadré avec une précision méticuleuse, chaque décor, chaque costume sont choisis avec un soin maniaque. Tout est calculé. Presque trop. Même si elle voulait faire ressentir, à chaque instant, le lent étouffement, l'asphyxie permanente des personnages, on eût aimé, tout de même, que la réalisatrice laissât deviner dans sa mise en scène — de temps à autre, au moins ! — un petit souffle de liberté. Or, non...

A la vision des scènes à la Salpêtrière — défilé de femmes échevelées aux yeux fous —, on sent poindre un autre piège : le naturalisme. Mais, pour le coup, Alice Winocour y échappe très vite. Dès son premier court métrage, l'étrange *Kitchen*, sélectionné au festival de Cannes, on sentait son goût pour le fantastique. Il se déploie ici superbement : la maison du professeur Charcot est une forteresse, sortie d'un film expressionniste. Les dîners entre le médecin (Vincent Lindon, impeccable, comme d'habitude) et son épouse (Chiara Mastroianni, impressionnante en bourgeoise livide) ressemblent à des réunions de vampires exsangues. Et les séances d'hypnose de Charcot sur Augustine deviennent, grâce à une mise en scène inspirée, une suite de rituels. Un spectacle, bien sûr, puisque les dignes confrères de Charcot y viennent comme au théâtre et applaudissent à la fin. Des cérémonies violentes, aussi, dignes de *L'Exorciste*, de William Friedkin. Et surtout des corps à corps à l'ambiguïté secrète : très vite amoureuse de son médecin, Augustine finit par simuler devant leur « public » des symptômes qu'elle n'éprouve plus.

Cette jeune femme, dont Alice Winocour fait une féministe avant la lettre — elle devient « maître » de son corps et de ses sentiments —, est interprétée par une comédienne-chanteuse, déjà vue et appréciée dans *A l'origine*, de Xavier Giannoli. Soko est la lumière du film. Elle est naturelle et vraie. Audacieuse, imprudente, elle ose tout ce que sa réalisatrice lui demande : on sent, entre elles, une entente. Mieux : une osmose. C'est cette complicité qui, dans ce film à l'esthétisme glacé, émeut et séduit.

Pierre Murat